

Rapport d'enquête préliminaire du 7 avril 1979

Ce jour, à 2 h 37 du matin, au Golden Ring Hotel, 5 rue Smolenskaya, à Moscou, un individu non identifié a pénétré sans effraction apparente dans la chambre 319 et a exécuté ses trois occupants d'une balle derrière la nuque au pied du lit principal. Les victimes sont Anatoli Bolgarov, né le 17 septembre 1935 à Leningrad, diplomate, son épouse Natalia, née le 23 février 1938 à Leningrad, femme au foyer, et leur fils Alexandr "Sacha", né le 11 mars 1971 à Berlin-Est. La scène de crime ne présente aucun signe de lutte, l'argent ainsi que les effets personnels des victimes n'ont pas été dérobés. La nature de l'exécution nous porte à croire qu'il s'agit d'un règlement de comptes. Toutefois, compte tenu de la profession de Monsieur Bolgarov, nous ne pouvons exclure la possibilité que des documents aient été volés, ni celle qu'il s'agisse d'un attentat contre un représentant du praesidium du Soviet suprême.

00.

Les lumières du jour commençaient à peine à éclairer le relief de la route quand la camionnette quitta l'autoroute A86 pour rejoindre la N118, direction Saclay. Si le conducteur était un homme à tout faire, du genre qui ne posait pas de question en échange de quelques billets de banque, le passager était d'un autre cuir. Il était grand sans être imposant, musclé sans être massif, tout ce qu'on attendait d'un espion ou d'un homme travaillant sous couverture : parfaitement efficace, mais dont le souvenir s'estompait sitôt qu'on ne le voyait plus. Le seul signe qui permettait un tant soit peu de le distinguer était un tatouage qui courait depuis son épaule gauche jusqu'à son poignet.

L'échangeur de l'autoroute était le bon endroit, et le passager n'avait que quelques secondes pour agir. Tenant dans les mains une télécommande, les yeux comme deux aiguillons noirs rivés sur un écran, il pilotait la voiture située juste derrière eux. Il s'était préparé pour ce moment depuis longtemps et savait qu'il n'aurait droit qu'à un seul essai ; s'il se loupait, les conséquences seraient sans doute bien plus catastrophiques qu'il ne pouvait l'imaginer.

Alors que la camionnette suivait la longue courbe qui menait à la N118, il fit signe au conducteur d'accélérer

pour prendre de la distance. Il poussa alors le levier de droite sur sa télécommande, et la voiture téléguidée accéléra et commença à survirer dans la courbe. Puis, d'un geste aussi sûr que sec, il abaissa le levier et projeta la voiture contre la glissière de sécurité. Il entendit le choc du contact derrière lui et pressa à cet instant un bouton qui fit exploser le réservoir. La voiture décolla du sol. Il vit dans le rétroviseur une boule de feu faisant quelques tonnes avant de ralentir, puis de s'immobiliser en travers de la voie. La mission était réussie. Il replia puis rangea la télécommande, sortit de sa poche un téléphone, et y tapota le message suivant : « C'est fait. » Sa mission consistait, pour citer son commanditaire, à « foutre la merde et créer du chaos pour les occuper ».

Aucun doute, ça les occuperait un temps...

01.

Je suppose que ça arrive à tout le monde, ce genre de rêves... Tu sais, celui où on – pardon, je te tutoie, mais au point où on en est, on ne va pas faire de chichi, hein... Donc, je disais, le genre de rêve où on court, sans trop savoir si on cherche à attraper quelque chose ou à échapper à quelqu'un... On peut bien être dans une forêt ou dans un long couloir, il n'y a rien qui puisse nous faire dire : « Hey, mais c'est un rêve, pas besoin de s'épuiser comme ça ! » D'ailleurs, je ne devrais même pas savoir qu'il s'agit d'un rêve, à vrai dire. Mais en même temps, je ne suis pas censé te parler, alors...

Donc, tu veux connaître mon histoire ; j'espère que t'es bien installé, parce que mon histoire est aussi complexe qu'elle est inhabituelle...

Déjà, je m'appelle Sylvain, ça, on le sait, mais je pourrais aussi bien m'appeler Jean-Claude que ça n'y changerait pas grand-chose, hein... Enfin bref...

La particularité de ce type de rêves, donc, c'est que plus on s'excite pour aller vite, et plus on a l'impression de s'enliser. On sent bien que la chose qui nous court après va nous rattraper, tout comme on sent bien qu'on ne peut rien y faire. Et là, je cours, je cours, je sens que je n'avance pas, et je sens une panique qui monte à l'intérieur de moi, je m'attends à ce que,

*d'un instant à l'autre, une main vienne me saisir par le cou.
Et comme si cela n'était pas suffisamment angoissant, un son
strident et régulier se fait entendre ; d'abord lointain, son
intensité augmente progressivement jusqu'à devenir assourdis-
sante, et ça fait un peu comme...*

02.

L'alarme du téléphone portable de Sylvain Guérin parvint enfin à le sortir de son sommeil. Il ouvrit un œil puis, machinalement, fit taire la sonnerie. Il était 7 h 01, et Sylvain se leva pour une nouvelle journée. Malgré sa quarantaine naissante, il était aussi tonique dès le réveil qu'un jeune cadre dynamique tout droit sorti d'une école de commerce. C'était un homme svelte et musclé, même s'il ne pratiquait aucun sport régulièrement. Le genre d'homme qui plaisait aux femmes sans pour autant être une gravure de mode. Mais lui ne s'intéressait pas vraiment aux femmes. Célibataire endurci, il se consacrait quasi exclusivement à son travail. C'était le seul moteur de ses journées.

Sa routine matinale était si parfaitement huilée qu'il pouvait l'effectuer les yeux fermés. Il quitta sa chambre pour entrer dans le salon, alluma la télévision depuis la télécommande posée sur la table basse, contourna le canapé, puis le bar de sa cuisine ouverte, mit en route sa machine à café, y déposa la tasse de la veille qui attendait, propre, sur l'égouttoir de l'évier, et fit demi-tour vers la salle de bains. Une chaîne d'informations en continu animait la pièce.

Dans sa salle de bains, Sylvain fit couler sa douche avant d'aller pisser, parce qu'il savait que l'eau chaude pouvait mettre un certain temps à arriver. Il tira la chasse d'eau, ôta son caleçon et entra dans la cabine de douche. Le flux d'informations émanant de la télévision devint alors inaudible. Il était 7 h 04.

03.

Sylvain sortit de la salle de bains une serviette autour de la taille, se séchant les cheveux avec une plus petite serviette en se dirigeant vers son café. L'horloge du micro-ondes indiquait qu'il était 7 h 19, ce qui signifiait qu'il était en réalité 7 h 15. Sylvain n'avait jamais compris pour quelles raisons l'électroménager semblait disposer d'un temps propre indépendant du reste du monde, et malgré toute tentative de réglage, cet appareil finissait toujours par afficher une heure différente au bout de quelques jours. Il avait fini par s'en accommoder.

Sur le comptoir, Sylvain attrapa un flacon de médicaments et en sortit une pilule. Il en restait une demi-douzaine à peine, il lui faudrait passer à la pharmacie pour refaire le plein. Il déposa la pilule sur sa langue et attrapa sa tasse.

Son café bu, il retourna à la salle de bains pour se brosser les dents, puis se raser, et enfin se peigner. Sylvain n'était ni maniaque ni particulièrement coquet, mais ses parents lui avaient appris les vertus de la propreté en toutes circonstances. Être rasé de près, bien peigné et porter une chemise repassée était aussi naturel pour lui que mettre sa

main devant sa bouche pour bâiller : c'était une simple question d'éducation.

À la télévision, le présentateur clôturait la page financière – le PDG de la multinationale Bidule s'est prononcé sur la crise économique Machin, ce qui a provoqué plusieurs millions de dollars de transactions dans le monde – et Sylvain se rendit dans sa chambre pour faire son lit et attraper ses vêtements. Il en sortit en boutonnant sa chemise blanche, une cravate grise pendant sur ses épaules, relevant son col, lorsqu'il s'interrompit devant la télévision. On y voyait un embouteillage qui paraissait sans fin, et dans le tiers inférieur de l'écran on pouvait lire « A86 bloquée dans les deux sens ». Sylvain ne se rendait même pas compte qu'il nouait sa cravate tandis qu'il pestait, sans trop savoir encore contre qui ni quoi. L'A86 bloquée, cela signifiait qu'il arriverait en retard et que toute sa journée serait chamboulée. Ou peut-être seulement la matinée, s'il était prêt à manger plus rapidement qu'à l'accoutumée, ce qui était rarement le cas.

Partagé un instant entre « se presser pour partir plus tôt que d'habitude » ou « prendre son temps puisque de toute façon le sort en était jeté », Sylvain choisit rapidement la première option. Il attrapa sa tasse, la rinça sommairement avant de la poser sur l'égouttoir, éteignit la machine à café, attrapa la télécommande et la pointa vers l'écran lorsqu'il crut entendre le présentateur l'interpeller – ce qui était parfaitement absurde –, alors que défilaient des images, manifestement filmées par un téléphone portable, d'une voiture en flammes : l'embouteillage semblait avoir été causé par un accident n'impliquant qu'un seul véhicule, dont le conducteur, qui était la seule victime, s'appelait Sylvain Guérin.

04.

Ça fait bizarre, quand même, je ne vais pas te le cacher. Je me suis senti un peu con, pendant deux secondes, d'avoir reproché à ce pauvre type à peine décédé d'avoir gâché ma journée alors qu'il y avait quand même peu de chances qu'il l'ait fait exprès, mais surtout, aucune que ce soit pour m'emmerder.

Mais là, d'entendre son nom, MON nom, ça m'a fait un truc. Je sais, c'est très commun, comme nom, hein... Des Guérin, en France, y en a un bon paquet, c'est clair ; alors qu'il y en ait deux ou trois dans le tas qui s'appellent Sylvain, comme moi, c'est évident que ça existe. Mais de là à en voir un entrer ainsi dans ma vie... Du coup, oui, ça fait bizarre... Et là, je sais ce que tu te dis, hein... « Hé, mais attends, tu as dit que t'aurais tout aussi bien pu t'appeler Jean-Claude que ça ne changerait rien... alors que si, ça changerait tout, là ! » Oui et non, en fait. Si je m'appelais Jean-Claude, et l'autre aussi, c'est presque aussi courant, et ça ne changerait rien, au final.

Mais bon, à ce moment-là de ma journée, y a au moins une chose qui était sûre, c'est que j'aurais une putain d'anecdote à raconter à la machine à café. C'est ça que je me suis dit. Parce que j'avais aucune raison de penser à quoi que ce soit d'autre.

Sinon, bien sûr que j'aurais dû m'étonner qu'on balance ainsi le nom d'une victime, qui plus est lambda, à la télévision. C'est ça qui aurait dû m'interpeller.

Courrier interne du 11 avril 2014 à 16 h 44

Cher Professeur Kowalski,

Le sujet #6-14 semblait réagir correctement à son traitement, montrant ainsi systématiquement un indice de résilience bien supérieur à celui des autres sujets ; cependant, en relisant vos résultats, je note une instabilité chimique croissante au niveau de sa production d'acétylcholine. Il n'y avait sans doute *a priori* rien d'inquiétant à cela, mais je souhaitais toutefois votre avis sur le sujet, l'acétylcholine et l'atropine ayant été au cœur de vos recherches depuis plusieurs décennies déjà. Vous trouverez joint à ce courrier les analyses qui confortent ces appréciations.

Je reste bien évidemment, Professeur, à votre disposition pour tout échange sur le sujet, et vous prie de croire en mes sentiments les plus distingués.

Bien à vous,

Docteur Fournier